l'Organe

ÉTÉ 2016 L'ORGANE — MAGAZINE FRANCOPHONE DE CONCORDIA — LA FÊTE

LA FÊTE

ÉDITORIAL
3 *La peur de manquer quelque chose* — Charlotte Parent

PROMENADES
4 *En fait* — Eugénie Bataille

SOCIÉTÉ
6 *Rouge* — Maéva Thibeault
10 *La culture de la crémation* — Alice Pierre

CULTURE
7 *Érotisme à la Rome antique* — Alice Brassard

OPINION
12 *La fierté d'être québécois* — Taloche d'Hivers

MÉDITATIONS
13 *Ce soir, on fête la fête* — Reda Bouziane
19 *Let it be beat* — Francis Robindaine Duchesne
38 *Les moments-fête* — Girard
39 *L'échappatoire mélancolique* — Camille Saint-Laurent

THÉÂTRE
16 *Qu'est-ce qu'elles font là d'dans* — Francis Bélisle

FICTION ET RÉCITS
18 *Bowling* — Dominic Laperrière-Marchessault
20 *Face contre l'asphalte* — Claire-Marine Beha
22 *Babylone* — Alice Pierre
24 *Ouverte la demeure* — Jason Roy
27 *La fête du quotidien* — Jonathan Duchesne

BANDE DESSINÉE
14 *Chums* — Graeme Shorten Adams

POÉSIE
32 *Un accro-techno* — Brian Ostrovsky
33 *Shitlake* — Francis Robindaine Duchesne
34 *Vestiges* — Raphaëlle Auer
36 *Se faire miroir des eaux troubles* — Kareen Martel

PHOTO
28 *LOL* — Marie Chemin

DESSIN
40 *Party* — Alexandra Normandin

La peur de manquer quelque chose

Il y a un bon nombre de choses qu'on fait parce qu'on a peur de regretter de ne pas les avoir faites. C'est ce qui nous amène, par exemple, à nous rendre à reculons à une fête alors que nous aurions préféré une soirée tranquille, simplement parce que, assis tout seuls chez nous, nous savons que nous aurions eu l'impression de manquer quelque chose.

La peur de manquer des affaires ! Elle se nourrit de billets de blogue de qualité variable qui décrivent vingt choses à faire dans la vingtaine, de listes de livres à lire avant de mourir, de top 10, de photos de vos amis qui tiennent des bébés tigres dans leurs bras, se marient, montent sur des éléphants et sautent en parachute. Elle raffole de votre fil d'actualité, plein d'information à assimiler, de blogues de voyage, du compte Instagram de Marilou. Elle vous fera croire que vous voulez nager avec des dauphins, monter le Kilimandjaro, courir un marathon, visiter tous les pays du monde, faire de la plongée sous-marine, voir le Machu Picchu, boire des jus verts tous les jours, lancer votre propre business – et, surtout, elle vous fera croire que le fait de cocher toutes les cases de sa *bucketlist* est nécessaire pour qui veut *s'accomplir.* C'est la promesse de toutes les listes (que l'on trouve ou que l'on se fait) de choses à faire avant de mourir : une fois que vous aurez tout coché, vous serez fondamentalement satisfaits, et prêts à trépasser en paix.

> « Pourquoi ne pas chercher plutôt un bien qui profite, qui se sente, non un bien de parade ? Ces choses qui font spectacle, qui arrêtent la foule, que l'on montre avec ébahissement, brillantes à l'extérieur, ne sont au fond que misères. Je veux un bonheur qui ne soit pas pour les yeux, je le veux substantiel, partout identique à lui-même, et que la partie la plus cachée en soit la plus belle ; voilà le trésor à exhumer. Il n'est pas loin; on peut le trouver : il ne faut que savoir où porter la main. Mais nous passons à côté, comme dans les ténèbres, nous heurtant même contre l'objet désiré. »
>
> **Sénèque, *La vie heureuse***

La peur de manquer des affaires voit partout un potentiel à exploiter. Elle pousse à optimiser l'existence, souvent par l'accumulation d'expériences. La course aux exploits qu'elle propose semble être plus une façon d'aspirer continuellement à s'accomplir, plutôt qu'un accomplissement en soi. Il y a évidemment beaucoup de mérite à gravir des montagnes ou à apprendre une nouvelle langue, et ce sont des expériences potentiellement très formatrices. Mais à quoi bon réussir ces défis, si on ne le fait que parce qu'on sent qu'il le *faut* ?

D'où vient la valeur que nous accordons à ces exploits en particulier ? La peur de manquer des affaires amène avec elle un étrange conformisme, qui donne envie d'accomplir ce que les autres accomplissent. Il y a aussi une drôle d'aura de compétition à toutes les *bucketlists*. Qui, de tous ces gens qui, individuellement, convoitent les mêmes clichés, arrivera à atteindre tous les buts qu'il s'est fixés ?

Ce qui semble erroné dans cette façon de faire, c'est l'idée d'aller chercher à l'extérieur de sa vie actuelle ce qui permettra d'en faire une réussite. C'est rendre meilleur par addition, plutôt qu'en cultivant les acquis.

C'est le même phénomène qui nous empêche d'être entièrement à l'aise avec le fait de passer un vendredi soir à ne rien faire. La peur de manquer quelque chose, c'est essentiellement la peur du regret. Pour en venir à bout, il semble qu'il n'y ait qu'un remède possible : apprivoiser la solitude et l'inaction, en extraire la culpabilité, et y trouver une nouvelle richesse.

En fait...!

Ici on appelle un anniversaire : une fête, et une fête : un party.

Ici quand il fait - 36 °C, il fait « frette » et qu'importe la neige et le gel, on se rend quand même dans le Vieux Port pour bouger au son des *beats* électroniques. Dans les rues sans fin de Montréal, même à l'autre bout de la ville, on ne se sent jamais vraiment perdu.

Quel est donc ce « je ne sais quoi » qui nous fait sans cesse déambuler dans cette ville quadrillée ?

Nostalgique de l'esprit des fêtes, tu te rends rue Saint-Denis et regardes ces gigantesques ampoules vertes suspendues aux arbres. Elles auront un tout autre sens quand tu reviendras. Grâce à elles, Petit Poucet noctambule, tu retrouveras ton chemin.

Mais pour le moment, tu es là. Tu descends la rue et penses. Tu penses sans réellement savoir à quoi. Hanté par les péripéties d'une journée agitée et le tumulte environnant, tu ne sais pas encore ce que la soirée te réserve. Ta musique accompagne ces tribulations comme le générique d'une mauvaise série B. Et bientôt, tu pousses la porte, aperçois tes amis puis laisses échapper un sourire en t'asseyant sur la banquette craquelée. Le fond sonore a changé, le serveur pose ta bière, pas de sous-bock, un halo de blonde se dessine sur la table en bois. À présent, ton passage ici est ancré. Tu bois une gorgée puis reposes ton verre. Ce ne sera peut-être pas l'effervescence, mais tu es là, bien entouré. Et si ce n'était pas tout simplement ça la fête ?

Quel est donc ce « je ne sais quoi » qui nous fait sans cesse déambuler ?

Là où le froid ne décourage pas et la bière réchauffe..

ROUGE

Le mot de code en cas d'urgence est rouge, universel dans la communauté BDSM.
Mon rouge à lèvres tache mes broches, de toute façon je ne sais pas s'il faut sourire.

La question la plus délicate reste de savoir quoi mettre. On suggère des sous-vêtements en cuir rouge en riant, sachant pertinemment qu'il s'agit de banalités ridicules. Je décide finalement de porter du noir, convenable en toute circonstance, les soupers de famille, les enterrements, comme les soirées dans les donjons. Je suis nerveuse. Je bois quelques Boréales rousses avant de partir. Choix informé, sachant que ma vessie n'est pas très ouverte d'esprit. Je doute de l'accessibilité aux toilettes de notre destination. C'est comme l'angoisse qui vient avec la première utilisation d'une douche étrangère. Le petit point rouge indique l'eau chaude, mais c'est souvent l'inverse au final. On marche sur D'Iberville, au nord de Rachel. Google Maps nous a menti, la route est longue et il fait froid.

Les rues sont désertes. Prétextant l'aventure, on *jaywalk* les feux rouges, la soirée s'annonce forte en adrénaline. On croise un homme derrière une Ford rouge qui attache des chaises en bois franc avec de la corde en chanvre. J'ai découvert l'art du bondage, adolescente, en écoutant une série documentaire sur le sexe au Japon. Ils me font penser à des acrobates. Les corps dansent dans une étreinte entremêlée, suspendus, libres et restreints à la fois. Il est 23 h. Je n'ai pas apporté mon sac, ni mon cellulaire, ni mon porte-feuille, prédisant l'absence d'un vestiaire. J'ai mémorisé l'adresse. J'ai toujours eu de la facilité à me rappeler des chiffres. Je me souviens encore du numéro de téléphone de mes grands-parents, 819-539-4689. Je ne pense pas les appeler si la soirée tourne mal. Mes doigts engourdis appuient sur les touches de l'interphone. Je pratique la conversation dans ma tête. Je n'aime pas les présentations orales. Au même moment, une fille sort pour fumer. Le son de la musique nous transporte devant la porte du loft 155. On frappe. Une femme ronde dans la quarantaine nous accueille. Le vestibule est petit et séparé de la pièce principale par un rideau. Le prix d'entrée est de vingt dollars. Le mot de code en cas d'urgence est rouge. On ne voit encore rien, mais on entend. Des voix, des soupirs, des claquements, des cris, des bruits.

On essuie nos bottes pleines de neige sur le tapis d'entrée, on soulève l'énorme rideau de velours rouge et on se retrouve de l'autre côté.

Érotisme à la Rome antique

L'exposition sur Pompéi, ville romaine ensevelie redécouverte en 1738, au Musée des Beaux-Arts de Montréal plonge son spectateur dans certaines remises en question, dont celle de la sexualité à travers le temps. De nos jours, il y a bon nombre de festivités dans la société qui célèbrent la vie humaine, la naissance, un produit de l'achèvement de la reproduction. Si la réalisation de cette action reproductive nous est présentée étant « la plus belle des choses », on se demande pourquoi la sexualité demeure un sujet tabou. D'un côté, les aboutissements des relations sexuelles sont valorisés en société (comme l'anniversaire de la naissance de quelqu'un), mais, d'un autre, son implication physique est méprisée. Pudeur, honte et modestie sont les termes décrivant l'action de la sexualité dans l'espace public. Une forme de régulation sociale, qui souhaite censurer le plaisir de cette action. On fait presque la promotion de l'immaculée conception.

Au temps de la Rome antique, la sexualité fait ouvertement partie du quotidien de la société. On observe un renversement quant à la culture d'images érotiques, car elles sont bien vues. L'image du phallus donne l'idée de la vie humaine, autant pour la création du monde matériel que celle du divin. Cette première sexualité est divine, morale et créatrice de vie. La société romaine accepte l'homosexualité, les relations sexuelles hors mariage et même la pédophilie avec des enfants considérés de rang social inférieur. Que ce soit dans les fresques symbolisant la fertilité ou même autour du cou des enfants, pour attirer la bonne fortune, la présence phallique se perçoit partout. La sexualité symbolise la prospérité de l'État, et les individus se tournent volontiers vers des pratiques religieuses individuelles ou vers la magie pour améliorer leur vie érotique ou pour améliorer leur fertilité. Posséder une peinture à caractère sexuel dans sa maison, exposée dans la salle de bain ou la chambre à coucher, montre la richesse de son propriétaire.

Après la montée du Christianisme, devenu la religion dominante au cours du quatrième siècle, la sexualité est présentée sous un angle moral, favorisant l'économie et la prospérité familiale, et restreignant son acte uniquement pour des fins de reproduction. Ainsi, le désir et le plaisir charnel se font mépriser, symbolisant la faiblesse morale de l'individu. Il faut dire que les pratiques religieuses suivent une multitude de règlements pour atteindre le salut, qui s'élève au plus haut de l'échelle du bien. Dieu est la seule entité pouvant nous promettre le plaisir de la jouissance et liberté éternelle au moment de notre passage dans l'autre monde. On assiste à la séparation entre l'être pieux, qui comme les Saints peut faire abstinence de

plaisir érotique, et ceux qui pratiquent des actes sexuels marquant une perte de contrôle. La religion chrétienne considère l'homosexualité immorale, par l'absence de reproduction humaine qu'impliquent ses pratiques sexuelles.

L'homosexualité n'a pas de connotation péjorative durant la période antique. Chez les Grecs anciens, les relations sexuelles entre un homme adulte et un garçon plus jeune ont même une fonction morale et éducative. La pédérastie est un rite de passage qui marque l'initiation des jeunes hommes à la société des adultes. Quant aux Romains antiques, cette sexualité éducative disparaît, pour faire place à une autre qui symbolise la virilité et la liberté de l'homme. Néanmoins, l'homosexualité n'était pas condamnée pour autant. C'était au contraire un moyen symbolique pour renforcer la suprématie des citoyens libres dans la société. Car un Romain libre se devait d'entretenir des relations sexuelles en tout temps, et même à la guerre en tenant le rôle actif avec un homme lorsqu'il n'y a pas de femmes. Sénèque le résume ainsi : « la passivité sexuelle est un crime pour l'homme libre, une obligation pour l'esclave, un service pour l'affranchi. »

Les Victoriens se vantaient d'être les héritiers de l'Empire romain. Dans les années 1860, les découvertes faites à Pompéi firent scandale : des multitudes d'images érotiques, tout ce qui était considéré mal à cette époque, étaient peintes directement sur les murs des maisons. Certaines de ces images ont été martelées par leurs premiers découvreurs scandalisés par leur contenu pornographique, tandis que d'autres ont été enfermées au Musée de Naples. C'est seulement dans les années 2000 que le public aura accès à ces images érotiques, dévoilant le « vice » caché de Pompéi.

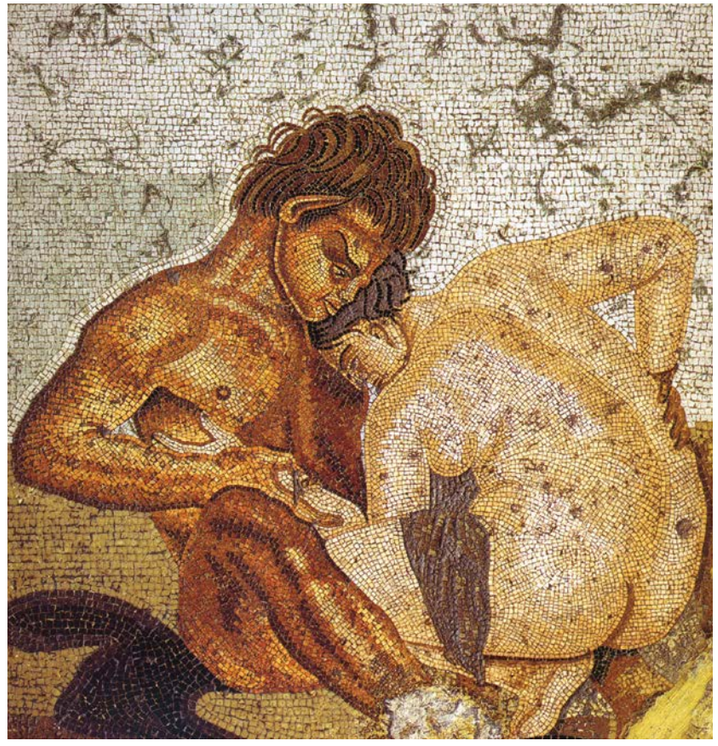
La cité de Pompéi abritait des bordels, témoins des pratiques de prostitution. L'un des célèbres *lupanars* (nom latin des maisons offrants des services sexuels) de Pompéi est constitué d'environ dix chambres, cinq au rez-de-chaussée et cinq plus spacieuses au premier étage, doté d'un seul lit. Au-dessus des portes sont peintes des scènes érotiques. Ces images peintes sur les murs fonctionnent un peu comme un menu dans un restaurant, indiquant les sortes de pratique que l'on pouvait retrouver dans ces pièces. Le mot « *lupanar* » dérive de « *lupa* » qui signifie « *louve* » et annonce les hurlements libertins des prostitués durant la nuit.

Fresque provenant de la *Casa del Centenario*, Pompéi, I^er^ siècle.

La Rome antique et l'ère chrétienne semblent s'entendre sur le rôle primaire de la femme, qui se limite à la fécondation et à la soumission. Leurs écrits mentionnent que dès sa naissance, elle est soumise à l'homme. L'homme est l'image de la fécondation, celui qui est libre de transmettre la vie humaine dans le ventre de la femme.

Dans son ouvrage, *Vie sexuelle à Rome*, Géraldine Puccini-Delbey mentionne que « l'homme de condition libre [au temps de la Rome Antique] domine outrageusement : il peut avoir des relations avec ses propres esclaves, des prostituées, des femmes d'un rang social inférieur respectables et non mariées, avec lesquelles il peut entretenir une relation durable ».

Les images que l'on retrouve sur les murs de Pompéi et d'autres villes romaines sont porteuses de beaucoup d'information quant à la perception qu'avaient les Romains de la sexualité. Une vision libérée, mais où les femmes et les hommes des classes inférieures ont un rôle de second choix – au mieux. Il est certain que ce dernier fait est inacceptable aujourd'hui, mais une question se pose tout de même : peut-on apprendre de l'émancipation sexuelle de Pompéi ?



Satyre et nymphe, mosaïque provenant de la *Casa del Fauno*, Pompéi.
Panetta, Marisa Ranieri, et Araldo De Luca. *Pompeji : Geschichte, Kunst Und Leben in Der Versunkenen Stadt*. Stuttgart : Belser, 2005.

Mur sud de la *Casa del Centenario*, Pompéi.
Clarke, John R., et Michael Larvey. Ars Erotica : Sexualität Und Ihre Bilder Im Antiken Rom. Darmstadt : Wiss. Buchges., 2009.

La culture de la crémation

« Varanasi, aussi appelée *Bénarès* par les Anglais, est une des sept villes sacrées de l'hindouisme, dédiée à Shiva, et située dans l'état de l'Uttar Pradesh en Inde. Construite sur la rive gauche du Gange, fleuve sacré, elle est considérée comme une des plus vieilles villes du monde, mais également comme un centre de littérature et de culture, et comme un des plus anciens centres d'études religieuses. Elle est célèbre pour être le centre de *Sarnath*, où le Bouddha fit son tout premier sermon sur l'Illumination. »

Maman redresse la tête et ferme le guide, alors qu'un crise fait entendre : « *Ram nam satya hai* ». En hindou, cela veut dire « Le nom de Ram est vérité ». Des lamentations se font entendre, couvrant petit à petit le bruit continu des *touks-touks*, des cris d'enfants et d'animaux. Alors que nous avançons dans la foule, vers le fleuve, une procession nous barre la route. Des hommes portent sur leurs épaules un brancard de bois sur lequel repose un corps, caché par un tissu blanc décoré de fleurs roses, rouges et blanches. Ils sont suivis par un cortège de femmes drapées dans des saris multicolores, qui sont la source des lamentations. Tout ce bruit, toutes ces odeurs, toute cette saleté, forment un contraste saisissant avec la tombe du Taj Mahal, où règnent une propreté étincelante, et un silence religieux. Le cortège d'hommes dépasse la grande rue et continue vers le fleuve, alors que les femmes s'arrêtent et rebroussent chemin lentement.

« Leurs larmes empêcheraient l'âme de retrouver les dieux, » explique mon ami.

Si Varanasi est connue pour être la ville de Bouddha, elle est d'autant plus célèbre pour être la « ville des morts ». En effet, c'est ici que les hindous viennent immoler par le feu les corps de leurs proches, comme le veut la tradition. Toutefois, si les corps sont brûlés spécialement à Varanasi, c'est pour s'assurer que l'esprit atteindra la *moksha*, c'est-à-dire la fin du cycle de la réincarnation, le salut. Ces « enterrements » suivent un rituel bien précis, qui commence dans les temples situés dans les hauteurs de la ville, où le corps sera préparé pour son dernier voyage. La foule se remet en marche lentement, et nous suivons la procession de loin.

Le chemin se met à descendre, et en même temps, quelque chose change autour de nous. Les cris comme celui que nous avons entendu plus haut se font plus forts, les femmes se font plus rares, et une odeur de fumée envahit petit à petit l'air. Nous débouchons soudain sur une immense plateforme au bout de laquelle se trouvent plusieurs autels colorés préparés pour la cérémonie de ce soir, consacrée à Shiva. La procession a continué vers la gauche, se frayant un chemin à travers une foule bigarrée, dépassant des barbiers, des petits commerçants de rues, des moines en saris orange, et de petites huttes basses surmontées de parasols en feuilles de palmiers. Elle se dirige vers le Manikarnika Ghat, le lieu principal des crémations. Les *ghats* sont de grands escaliers peints de couleurs vives suivis de plateformes se jetant directement dans les eaux du Gange, où les pèlerins, tant musulmans qu'hindous, pratiquent leurs ablutions et rituels. Chacun est surmonté, ou était surmonté, d'un palais qui servait de maison de vacances aux maharadjas des différents états de l'Inde. Ils ont été pour la plupart abandonnés, ou remplacés par de petits immeubles blancs. Le Manikarnika Ghat, parce qu'il est destiné aux crémations, est un peu différent : surplombé du temple de Shiva, il a deux plateformes disposées en escaliers, où sont brûlées les dépouilles des serviteurs, travailleurs agricoles et artisans, qui appartiennent à la caste la plus basse (avant les Intouchables), celle des *Shudras*. Les plus hautes castes, elles (*Brahmanes*, *Kshatriyas* et *Vaishyas*), ont un espace réservé plus près du temple.

« Regardez bien, la cérémonie va commencer » lance Papa, alors qu'un homme nous demande de ranger nos appareils photo et de faire silence.

Les hommes de la procession s'approchent du Gange, et y plongent le corps, encore recouvert du linceul blanc (les couleurs de linceuls ont une signification particulière : l'or est destiné aux vieux hommes, le blanc aux hommes matures, l'orange aux vieilles femmes, et le rouge aux femmes) et des fleurs. Pendant qu'il sèche, et que les volontaires montent le bûcher, le fils aîné du défunt, qui ne doit pas avoir plus de quinze ans, se prépare à la cérémonie. Il se revêt d'un drap blanc, se rase la tête, et commence à faire des tours autour du bûcher, sur lequel le corps a été placé, en récitant des *mantras*. Tout d'un coup, il saisit une hachette, et fracasse le crâne du défunt, à cinq reprises. Je sens Maman se tendre à côté de moi. Et je dois avouer que je ne fais pas la fière. En Europe, on se contente de placer le corps dans un tiroir, qui se rouvre quelques instants plus tard pour nous tendre une urne tiède. Rien ne nous avait préparés à autant de violence. Le jeune garçon, impassible, saisit ensuite une torche, et enflamme le bûcher.

Encore stupéfaits par la scène qui s'est déroulée sous nos yeux, nous restons un petit moment à observer le linceul se dissoudre sous l'assaut des flammes, dévoilant petit à petit le corps du défunt, avant de reprendre nos esprits, et nous diriger vers le *ghat* suivant, où se trouve le restaurant dans lequel nous devons déjeuner. Une fois attablés, nous discutons de ce que nous venons de voir. Yan, qui habite en Inde depuis quelques années maintenant, nous explique les différentes significations de la cérémonie, et à quel point elles peuvent changer en fonction des castes et de la richesse de la famille du défunt. Nous avons eu de la chance de voir un vrai enterrement, nous explique-t-il. En effet, il existe quelque cas où on ne passe pas par la crémation, car on estime que les esprits ne se réincarneront pas. C'est le cas pour les enfants, car ils sont encore considérés comme étant innocents, et pour les femmes enceintes (puisqu'elles portent en elles l'innocence), mais aussi pour les vaches (car elles sont sacrées), les victimes de morsures de cobras (qui est l'animal de Shiva), et les ascètes hindous. Ceux-ci seront immédiatement emportés sur une barque, de laquelle ils seront jetés dans le Gange, lestés d'un bloc de parpaing.

> Les cris comme celui que nous avons entendu plus haut se font plus forts, les femmes se font plus rares, et une odeur de fumée envahit petit à petit l'air.

« Le feu utilisé pour les crémations est appelé *Maha Shmashan Puri*, c'est-à-dire *le feu qui ne s'arrête jamais*. Seulement le problème avec les bûchers, c'est que parfois, les familles n'ont pas assez d'argent pour fournir assez de bois à ce feu éternel pour mener à bien la crémation. Dans ces cas-là, ils doivent jeter eux-mêmes certaines parties du corps dans le Gange. »

« Et le crâne ? Pourquoi est-ce qu'ils le fracassent de cette manière ? » demande mon petit frère, sans se rendre compte de la crudité de sa question – question qui, pourtant, trotte dans tous nos esprits.

« Il y a deux explications. Celle du poète et celle du savant. Celle du poète, très spirituelle, explique que le crâne est fracassé de cette manière pour permettre à l'âme de se détacher du corps et de monter au ciel. Celle du savant, plus pragmatique, nous dit que cela facilite la crémation du crâne. »

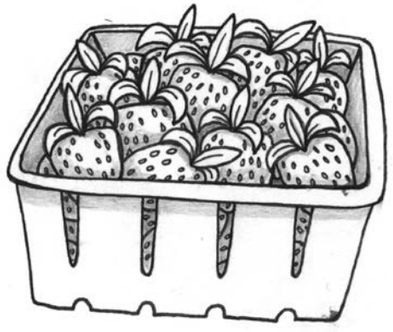
Quelques heures plus tard, nous repassons sur le Manikarnika Ghat, où le feu s'est éteint. Heureusement pour nous autres, Occidentaux sensibles, le corps a entièrement brûlé, et seulement quelques cendres sont dispersées dans le fleuve par le jeune garçon, qui retourne ensuite tracer quelques mantras près du lieu de la crémation, avant de répandre du lait dessus. Enfin, tourné vers la rive opposée, il jette un pot d'eau par-dessus son épaule, sur les restes du bûcher, puis s'en va

LA FIERTÉ D'ÊTRE QUÉBÉCOIS

« Moi les affaires d'acheter au Québec, ça fait vivre des Québécois, j'trouve ça quétaine… Moi j'me dis chu fier, c'tassez. Chu fier de que c'que chu, de comme que j'pense, comme que j'parle pis c'est déjà pas facile… Si faut en plus, acheter québécois, penser québécois, parler québécois, j'trouve que c'est trop demander. »

— Yvon Deschamps

Quand je réécoutais ce monologue de 1976 judicieusement intitulé « La fierté d'être québécois », je me suis retrouvé, sans surprise, à remarquer à quel point Deschamps est encore d'actualité aujourd'hui. Je sais qu'en disant ça, je défonce des portes ouvertes, mais je trouvais quand même important de le souligner d'emblée : l'œuvre de Deschamps est intemporelle. Cette pensée, quoique peut-être naïve ou précipitée, me procure un sourire. Puis une réflexion me traverse et le fait s'étioler. Ce monologue est drôle, mais il nous rappelle une réalité : nous n'avons pas changé.



Comprenez-moi, je ne crois pas que nous n'ayons pas évolué du tout depuis la parution du monologue. Cela dit, force est d'admettre que si l'humour cinglant de 1976 nous parle encore, c'est que nous avons eu un blocage quelque part. Sur ce point précis du rapport à notre culture, nous sommes restés les mêmes. Aujourd'hui, nous sommes tous fiers d'être québécois – si ce n'est pas toujours, c'est au moins une fois l'an, le 24 juin. La question à se poser, vous me voyez venir, c'est : Pourquoi ? Nous sommes fiers d'exister, mais sans plus ? Nous nous fêterons jusqu'à la mort en nous félicitant de rester debout, cela va de soi. Nous ne sommes plus à l'époque où l'anglais nous mettait à genoux et où on baissait la tête pour une job steady et cela est une bonne raison de s'enorgueillir de notre condition. La Révolution tranquille nous a donné une victoire à célébrer et nous ne sommes pas près de terminer cette fête, parce qu'après chaque célébration digne de ce nom, se trouve un lendemain de veille. Ça nous a pris 300 ans pour être fier ! Donnez-nous un break !

Poser des gestes concrets est toujours difficile. Par là, je ne parle pas de faire son épicerie au IGA au lieu d'aller au Walmart, mais bien de vouloir défendre ce que l'on sait fragile. Payer une table 400 dollars parce qu'elle est québécoise alors que pour 125 on en a une américaine de qualité similaire, ça ressemble à une folie. Débourser quinze dollars pour voir le dernier Dolan au cinéma alors que pour le même prix on peut voir Batman et Superman se bastonner en 3D sur écran géant ne se défend pas facilement. Pourtant, pour bien des gens, tout cela est une nécessité. Une partie de moi trouve tout cela admirable, car je veux qu'on consomme notre culture. Pourtant, il y a quelque chose d'une tristesse sans nom dans ce type de comportement. Se donner l'obligation de consommer local à contre-courant du rationnel et de l'émotionnel est symptomatique d'un sérieux malaise culturel et je ne peux m'empêcher, ainsi, de me dire qu'il y a quelque chose de complètement schizophrénique dans notre volonté de nous célébrer. Un pays qui se réclame de sa culture et qui en est fier n'agit pas par contrainte. Il peut lutter pour sa culture, certes, mais jamais pour sa survie. Il lutte pour son épanouissement.

On dirait que nous fêtons le fait que nous sommes fiers d'exister. Nous consommons notre culture avec parcimonie, pour qu'elle survive, mais nous n'en ferons pas plus, car ce n'est pas elle qui nous définit. Notre culture est fragile, nous sommes un corpuscule d'une entité uniformément différente et nous voulons que ça continue d'être le cas. Nous sommes un peuple fier de pouvoir l'être.

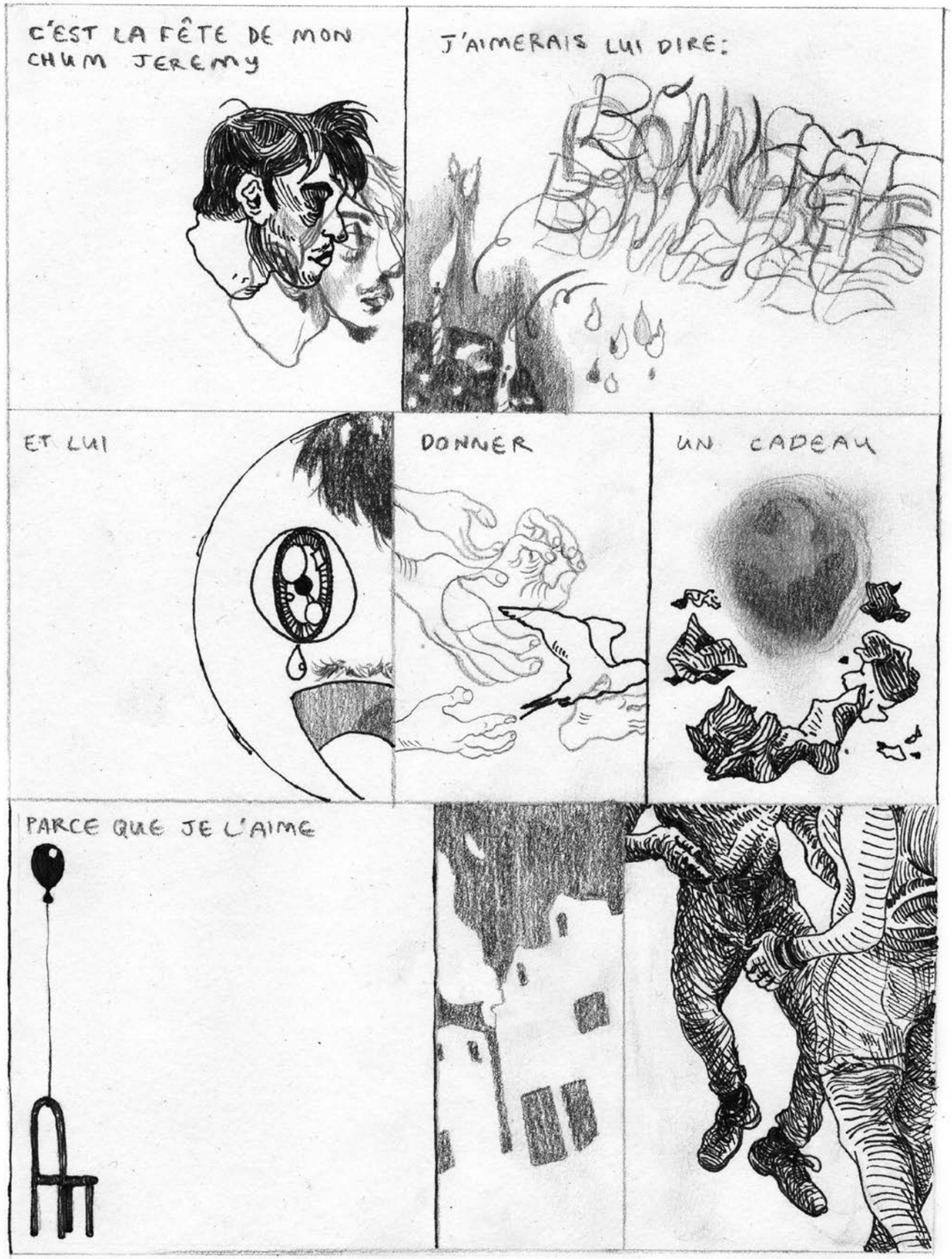
Ce que nous prouve l'ironie de Deschamps en 2016 c'est que, 40 ans plus tard, notre fierté si bien établie ne veut rien dire. Yvon écrivait ce texte en 1976, l'année du premier mandat péquiste. Il y avait une possibilité présente que notre fierté rejoigne une réalité à l'époque. Il riait, mais il croyait que cela allait changer. Il croyait que nous cesserions d'avoir peur et que notre fierté culturelle finirait par viser son développement. Il croyait que nous serions indépendants. Est-ce que nous y croyons encore nous ?

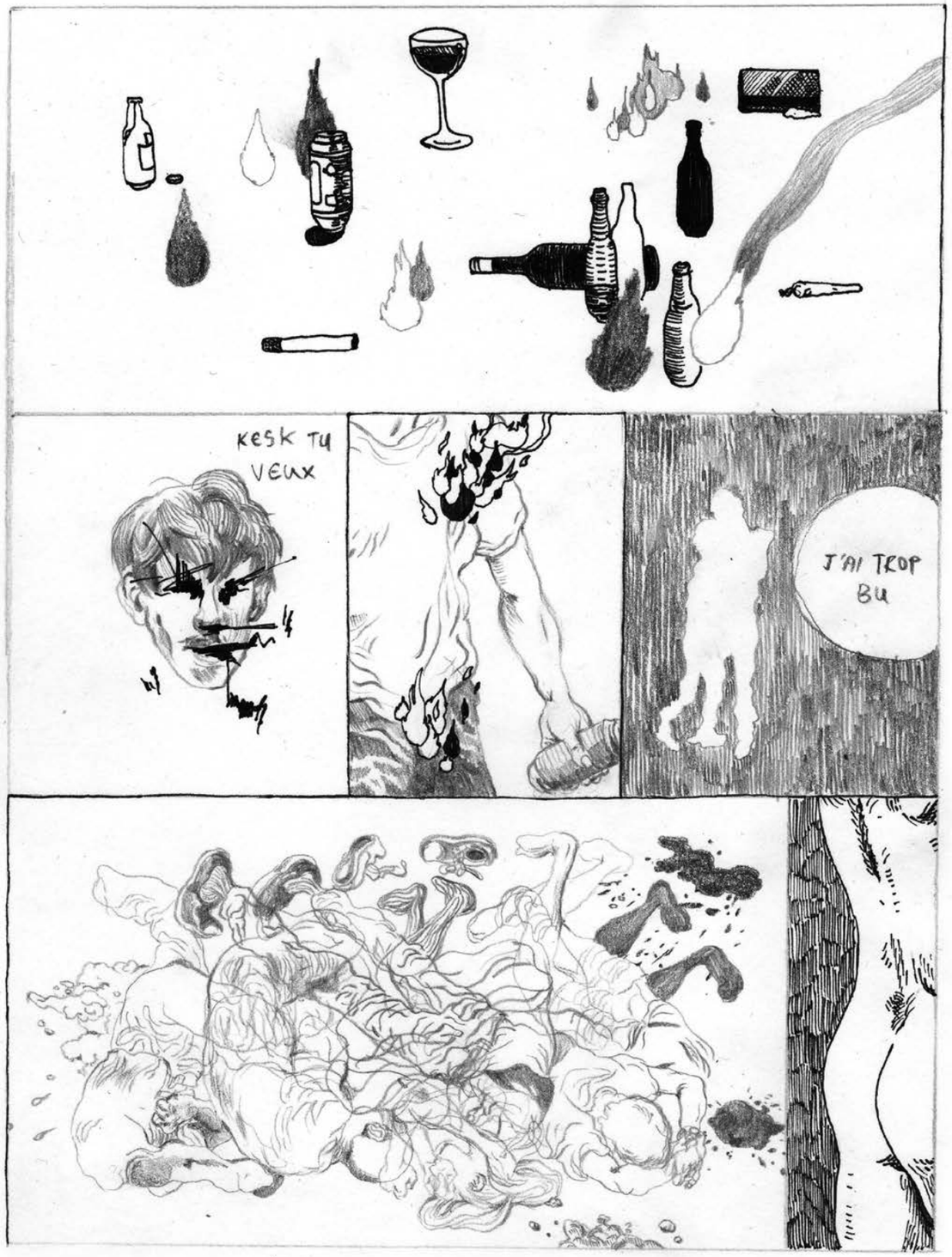
Heureusement, un peu plus loin dans sa tirade, Yvon nous compare aux Américains en disant que, ce qu'il y a de bien chez nous, c'est le fait que nous soyons capables d'être fiers de nous sans aller sur la lune ou dominer le monde. Il termine en disant qu'il aime le fait que nous n'ayons pas d'histoire, car on ne peut que la construire à présent.

Et mon sourire revient un peu.

Ce soir, on fête la fête.

Du bruit. De la boisson. Deux gamins qui se roulent des pelles sur un canapé. Il y'a un type bizarre qui les regarde, accroché à sa bière, le coude sur un évier qui sert de comptoir. Il y a un air de mélancolie sur ces visages, qui, dans ce noir, parfois interrompu par une petite lumière, se ressemblent tous. Il y a des gens qui dansent. D'autres parlent. Ils se racontent sûrement leurs vies. Ils se disent ces choses qu'ils ne vont jamais faire. Des rires parfois éclatent, je me dis tout va bien, les gens sont heureux. Ça disparaît rapidement, la blague n'était pas si drôle. Il y a de la musique ce soir et on fête la solitude. On fête un moment d'escapade. On fête la possibilité de fuir nos vies pour une minute, et d'errer. Les garçons sont là pour serrer des filles, ces mêmes filles ont très bien compris, mais sont là pour danser, et dans ce conflit d'intentions est généré un chaos, tout de même d'une certaine douceur. Personne n'aime l'ordre, c'est ennuyant. Tu as déjà vu quelqu'un s'extasier devant une série mathématique ? C'est trop bien, c'est parfait, et personne ne veut être parfait. Alors on fête nos défauts ce soir. On fête nos complexes. On fête toutes ces choses qui nous font peur. On regarde la vie un peu dans les yeux, pour une fois, et on lui dit qu'on l'emmerde. Quand tu as bu, tu peux te permettre, parce que demain tu auras une excuse. Tu peux dire ce que tu penses. C'est ça la fête, c'est la liberté d'être con sans que cela ne t'engage demain. Tu fais le gamin, parce qu'on l'est un peu tous mais surtout parce que c'est permis ce soir. Un autre verre. L'alcool court vite dans le sang, et avant même que tu le réalises, une page blanche apparaît, et tu réalises que pour une fois, tu peux être qui tu veux, tu peux faire ce que tu veux. Tu penses à la mort et tu arrives, pas trop tard, à la conclusion que tu vas crever un jour et ça ne te fait rien. C'est ça la fête. C'est d'accepter les choses comme elles le sont. Tu ne cherches pas de compromis. Tu es la poussière du monde. Tu le vis bien, jusqu'à maintenant. Tu espères que ça va durer, mais ça ne dure jamais longtemps. Tous les soirs s'achèvent et ta liberté avec. Tu te réveilles, tu as la gueule de bois, tu reviens doucement dans ta réalité. Tu te poses. Tu écris un truc. Tu te dis, heureusement, que tu as les mots. C'est ta cure. Tu le froisses le papier. La thérapie est finie, tu peux reprendre ta vie.


C'EST LA FÊTE DE MON CHUM JEREMY
J'AIMERAIS LUI DIRE:
ET LUI
DONNER
UN CADEAU
PARCE QUE JE L'AIME


KESK TU VEUX
J'AI TROP BU

Qu'est-ce qu'elles font là d'dans ?

Une chambre de jeune adulte : quelque peu en désordre, des vêtements sur le lit, des livres ouverts sur le bureau, etc.

Nous entendons des jeunes fêter dans une autre pièce.

Myriam marche les bras croisés dans sa chambre. Anna entre et ferme la porte, le bruit cesse.

Anna
(avec la bouteille dans les mains)
Hey, on peut ouvrir ta bouteille de schnaps ?

Myriam
(dos à elle)
Whatever, j'm'en fous là.

Anna
(en soupirant)
Je l'savais qu'tu t'cachais dans ta chambre, c'est quoi là, ça t'tente pu d'faire le party ?

Myriam
T'es deux heures en r'tard pis t'agis comme de rien là ?

Anna
Deux heures ? Ben là… c't'un party, chu arrivée, me v'la. Depuis quand faut j'sois ponctuelle ?

Myriam
C't'un souper. Pis j't'ai dit à sept heures.

Anna
Ouin, ben là chu là à dix, dix c'est raisonnable.

Myriam
(en se retournant)
Oh oui, oui, c'est moi l'problème. C'toujours ça qu'y'arrive : tu m'parles comme si j'avais un balai dans l'cul, pis ça d'vient vrai, parce que tu m'fais chier. Pis après ça j'ai l'air de celle qui est pas « raisonnable » parc'que j'vire frue.

Anna
J'haïs ça quand tu verbalises de même sérieux.

Myriam
T'es deux heures en r'tard, à un party que j'fais *pour* toi, avec tes *amis* –

Anna
(en la pointant du doigt avec sa main qui tient la bouteille)
Tu me l'avais pas dit ça !

Myriam
Tu r'viens d'voyage pis on t'invite à un party en t'disant « viens souper pis boire pis nous raconter tes aventures du Mali ». Fais pas semblant d'être épaisse.

Anna
(avec une gestuelle qui normalement serait faite sans bouteille d'alcool à la main)
Ben au Mali, c'tait pas important d'être à l'heure pis ça réglait pas mal de problèmes.

Myriam
(découragée)
Ok, 'garde, j'm'en fous.

Anna
Tu m'invites pour que j'parle de mes « aventures », oui ou non ?

Myriam marche vers une commode où se trouve une boîte à gâteau, elle la regarde.

Myriam
J't'ai invitée parce c'est c'que… les amis font, genre.

Anna
Est-ce qui sont aussi incapab' de s'supporter ?
(déposant la bouteille sur une commode et se dirigeant vers la porte)
Qu'est-cé qui faudrait même que j'fasse pour que tu m'arrêtes ça ? Sérieux, tu m'donnes l'impression que j'pourrais vraiment rien faire ; j'me fouett'rais dans l'dos pis j'mettrais du sel, ce s'rait pas assez.

Myriam
(sourire en coin)
Là c'est toi qui verbalises.

Anna
'Garde, r'viens-en pis viens-t'en parc'que c'est chez vous icitte, pis y'a du monde qui doivent b'en se d'mander c'qu'on fout dans ta chambre.

Myriam
Ouin, j'tannée des rumeurs de lesbiennes.

Anna
Pourquoi tu penses aux aut' de même ? Sérieux, on s'en fout de c'qui pensent. Y'a pas d'avantage à une vie où on s'soucie d'not'e réputation, ok ?

Myriam
Intéressant quand ça vient d'toi !

Un jeune homme entre dans la chambre brusquement. Il est saoul.

Jeune homme
Les filles… on peut-tu manger l'gâteau ?

Anna
Va-t'en, on't'en train d'fourrer.

Jeune homme
Ok.

Il s'en va en refermant la porte.

Anna commence à faire semblant de jouir, en criant fort le nom de Myriam. Myriam est surprise, mais trouve ça drôle et l'accompagne.

Alors qu'elles continuent, Myriam va chercher le gâteau sur l'autre commode et elles le mangent à main par grosses bouchées.

BOWLING

Une semaine s'était écoulée depuis l'événement puis on avait décidé de se rassembler quand même après tout la date était réservée le gâteau choisi les cadeaux achetés il y avait aucune raison de rester chacun de son côté à se morfondre

c'est sûr qu'à l'arrivée c'était tendu on est restés un peu plus longtemps que d'habitude dans le cadre de porte sans savoir où se mettre ou quoi faire ou quoi dire à regarder C de façon un peu trop appuyée pour essayer de deviner si elle tenait le coup si elle voulait qu'on soit là il y avait ni bonne fête ni effusions de joie ni éclats de rire ni ballons accrochés partout on a marché sur des œufs pendant quelques minutes à s'étouffer sur nos silences gênés à se perdre dans nos étreintes trop longues il aurait suffi d'une étincelle pour que tout explose mais au lieu de mettre le feu aux poudres on a décidé d'aller jouer au bowling

je connais pas beaucoup d'autres familles qui utilisent ça comme moyen d'expression mais ça a fonctionné je sais pas si c'est les souliers colorés ou le petit sac de chips compris avec la partie ou encore le coup de tonnerre qui résonne quand on lance une boule contre l'allée et la violence des quilles qui revolent de tous bords tous côtés avant de s'effondrer en tout cas l'atmosphère s'est détendue sont venus les rires les cris d'équipe les tapes dans les mains à chaque bon coup les bras dans les airs et même les danses

C a dansé puis l'espace d'un instant la tristesse est partie

plus tard on a mangé on a bu on a enfilé le gâteau les cadeaux les souhaits et les chansons la soirée s'est déroulée sans accident on aurait pu croire que c'était une vraie fête qu'il y avait même pas une petite partie de deuil c'est quand même ironique qu'une fille qui a toujours adoré son anniversaire fasse une fausse couche ce jour-là on a beau dire que la vie est belle mais des fois elle a tout un mauvais sens de l'humour

mais j'imagine que c'est comme ça qu'on traverse les épreuves un peu de fracas et de cris et de danse jusqu'à ce que les rires délogent les larmes jusqu'à ce que la fête prenne le dessus sur le deuil puis qu'on se serre dans nos bras à la fin de la journée en se disant qu'on a survécu

un peu de bowling pour que la vie suive son cours

un peu d'amour pour que la peine nous vole pas tout

Let it be beat

Les *urbanités* de Boston à Québec. Les nécropoles industrielles de Lowell et Worcester. Les soirées d'appartements enfumés à lire la poésie au grésillement d'un cigare; à s'allumer une clope et la finir en trente secondes en voulant remplir ses poumons. La soirée à l'absinthe où je voulais écrire en jouant à la *game cube* me roulant par terre d'ivresse, d'étourdissement. Il fallait prendre l'air pour marcher jusqu'au lit sur le balcon dans la nuit où jaillit tous ces appartements ces arbres vides ces nuages bas; une ambiance d'hostilité urbaine de nuit réaliste jamais hantée mais terrible par la ville qu'on entend du souffle des autoroutes, qui rappelle le vide le rien, on croirait ténu le son fort des autos mais il n'y a rien de mieux que l'eau chaude de la douche. Où la vie retombe, aussi bien foncer, manger, tout voir, tout vouloir, se brûler à vouloir voler comme une cheminée : à s'emporter d'un bar à l'autre, *marathon*, *be strong*, la *Marlboro* aux lèvres, la nuit de l'homme au corps et le veston qui va avec James Dean, en Kerouac, en Howard Bünden. C'est la montréalitude à Québec, l'agonie d'une urbanité dans le nord : allez bois ou retourne dans ta douche! Il n'y aura ici que discussion, le reste est inutile, peu importe, on le sait, si futile, on joue, c'est l'ironie. Comment être sérieux quand on connaît la vie. Je vois la beauté dans les tuyaux de ventilation qui nourrissent les nuages. Je n'ai que le vague à offrir à défaut de lune qui brille dans le ciel : j'aurais sauté d'un toit pour tomber dessus. La passion blesse, mais c'est vivant; l'air qui glisse en fellation dans la chute où tout s'évanouit jusqu'à s'écraser au sol la barbe blanche, mais rejoindre le béton au lieu de la terre.

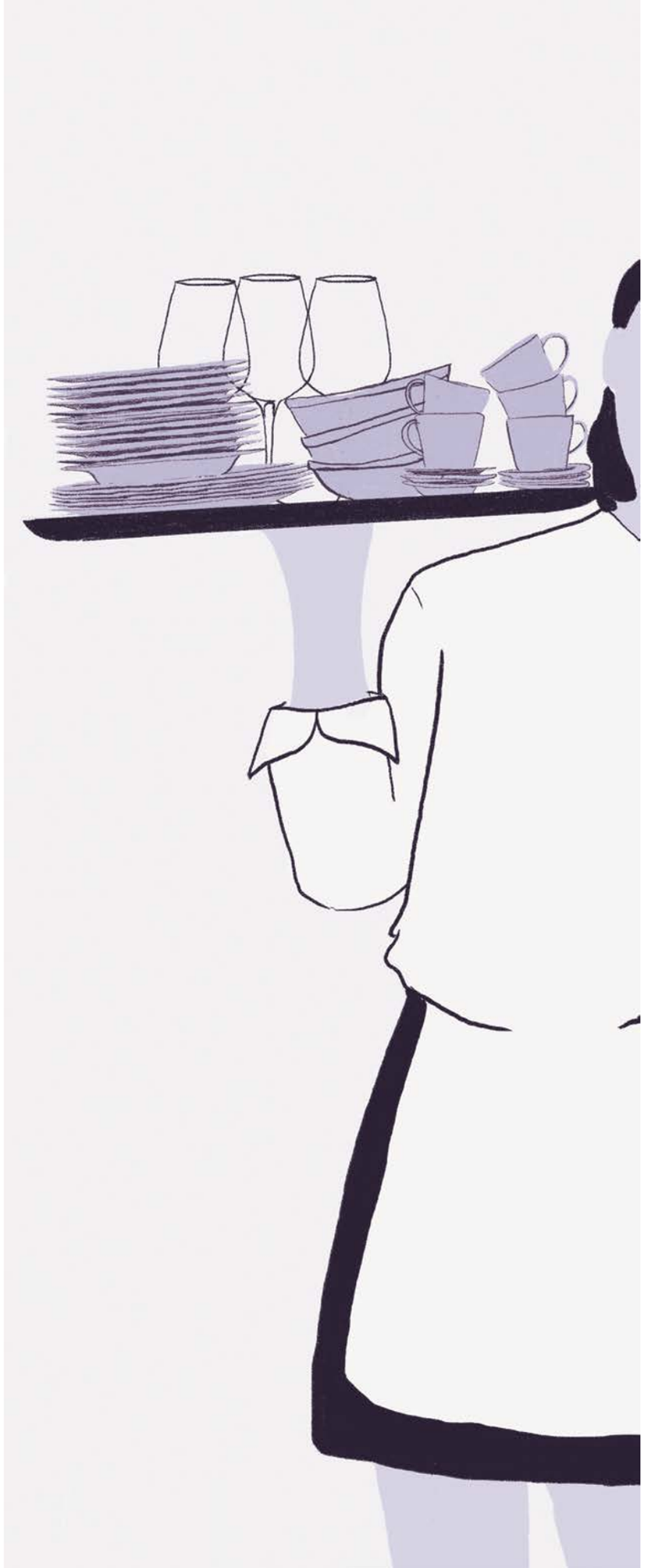
Il n'y a vraiment que d'écrire la déception ou l'extase, l'entre-deux où je vis, vivre la fin du monde en vomissant presque : pas tout à fait. La passion m'anéantit des moments de lucidité égarés.

Face contre l'asphalte

Mélanie est belle.

La nature l'a doté d'une paire d'yeux verts absolument envoutants. Mais le plus joli chez Mélanie c'est sa vitalité, sa bonne humeur résistante à toute épreuve, sa façon naïve et délicate de croire que son semblable est forcément un type bien. Le truc chez elle – et je la bassine avec ça depuis bien trop longtemps – c'est qu'elle fait une job nulle et qu'elle n'est pas franchement heureuse. Elle le sait bien qu'elle serait mieux ailleurs.

Elle est douée pourtant, les clients l'apprécient et reviennent exprès pour la voir. Je les comprends, moi je l'aime ma Mélanie, elle m'impressionne. Parfois quand mon cœur devient tout sec et tout morose, que je serai prête à gober un poisson rouge rien que pour me sentir vivante, je pense à elle. Je pense à sa façon de me demander « ça va ? », de poser sa main sur mon épaule et de pencher très légèrement sa tête, tout en douceur, comme si le problème n'existait pas. Je pense souvent à sa façon



de gérer la vie, régler les conflits, exterminer les soucis, emmerder le danger : en enfonçant sa tête dans le sac le plus profond possible. Cette femme est une autruche. Alors que certains hurlent et pleurent à la moindre petite difficulté. Un peu comme moi lorsque j'ai démissionné de mon travail après seulement deux jours chez un boulanger, fort taciturne et élu par mes soins le boulanger le plus con de l'histoire de l'humanité. Je sais que Mélanie, elle, elle aurait tenu sans broncher. Parce que s'opposer ça lui fait peur. Dire non ça l'épouvante. Parce qu'elle est forte pour prendre soin des autres, mais qu'elle s'obstine à s'attitrer un rôle de figurante dans sa propre vie.

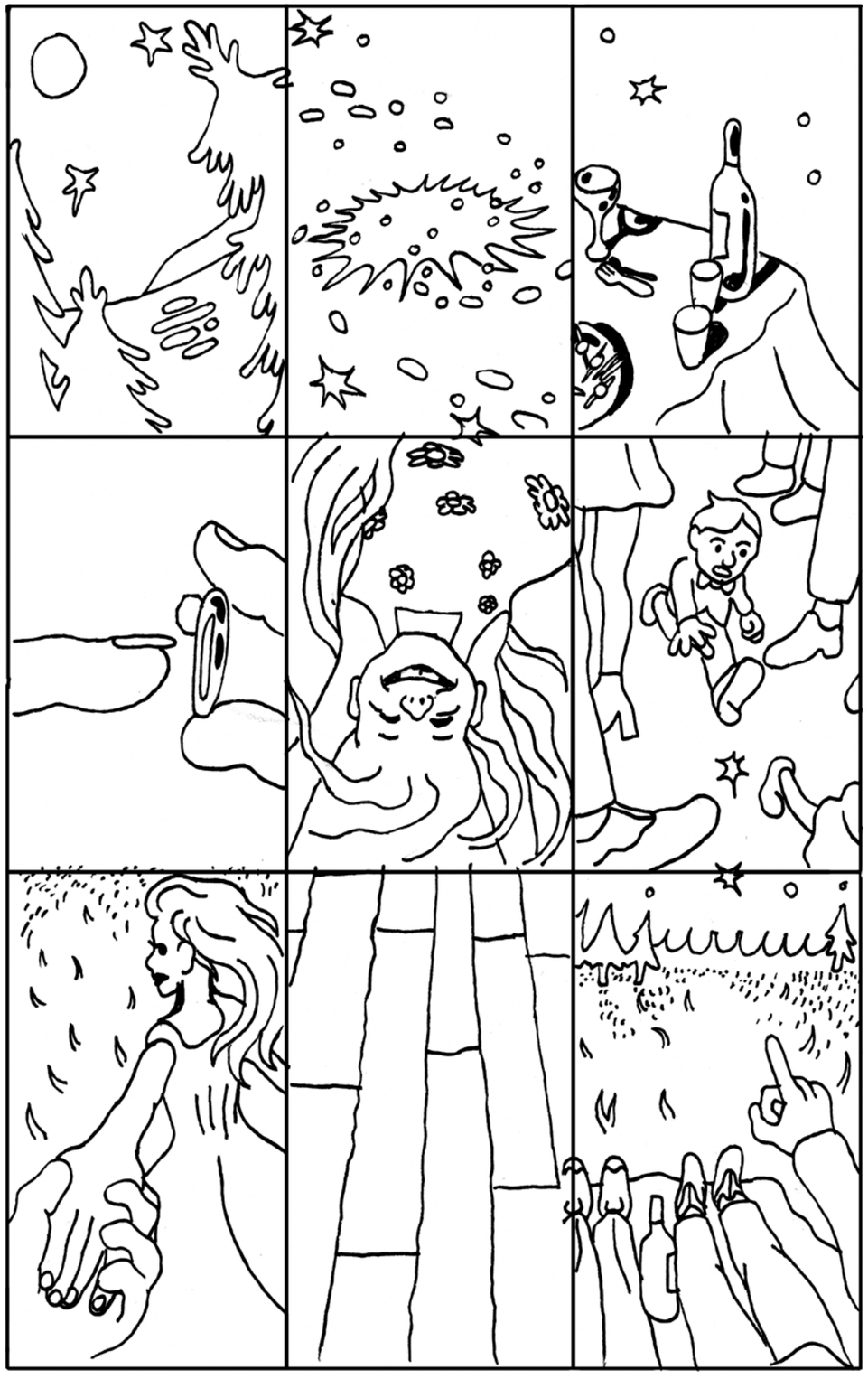
Et à la fin de son service, où elle sourit *non-stop* tout en portant deux plateaux atrocement lourds remplis de boissons et de nourritures, elle s'accorde un verre. Et puis moi je comprends, je la comprends, elle mérite d'être récompensée de son shift journalier. Même un deuxième verre, c'est correct. On aime faire la fête dans la famille, la journée à été difficile, allez *you deserve it*, un troisième. Tu prendras un petit shot non ? Bon d'accord, mais juste un. Ok, ok, c'est ta tournée, je ne peux pas refuser une dernière pinte, pour la route. Comment ça il reste une bouteille à terminer ? Bon viens, on termine, voilà. On se termine.

Et puis le chemin de la maison devient forcément difficile après tout ça. L'effort quotidien doublé du peu d'aliments ingérés, puisqu'en restauration *y'a l'temps de rien tu m'comprends* : la route devient anguleuse. Elle est bien cette sensation, la tête qui tourne, le sentiment d'être tout-puissant alors que le maquillage coule, elle ne ressemble plus à rien, mais elle s'en fiche, elle plane. Mélanie fait alors des projets de vie chimériques et irréalisables. Ses potes et elle revisitent le monde comme tant d'acolytes pratiquant l'ivresse au crépuscule après des journées interminables. Mais le lendemain, dix heures tapantes, elle est de nouveau avec ses deux plateaux à la con tellement lourds et écrasants qu'elle peut sentir toute son existence s'alourdir de jour en jour. De nuit en nuit. De fête improvisée à la fin du service, lorsque toutes les tables sont nettoyées, à une autre soirée imprévue dans le resto d'à côté.

Je comprends Mélanie autant que je l'aime. Je n'ai pas son courage ni son respect envers les autres êtres humains, mais si je faisais cette job d'exploitation sept jours sur sept, je crois que moi aussi, je mériterais ma bouteille de pinot gris. Mais faut dire que je préfère m'enfuir, me cacher loin de la civilisation, alors qu'elle, elle range sagement et fait la discussion à ses collègues. Elle sourit, elle plaisante, jusqu'à ce que vienne l'heure de boire un coup.

Tu sais ce matin-là quand ma mère m'a réveillée en me tirant de mes songes brutalement, je n'ai pas tout de suite compris. Il y avait comme une histoire de gendarmerie, de pompiers, d'hôpital, de trucs qui s'annonçaient plutôt négatifs. On réveille rarement quelqu'un pour lui annoncer que les pompiers, les flics et tout le personnel hospitalier l'invitent à leur boum de fin d'année et que ça va être une nouba de folie. Oui, non, je me suis dit que ça y est, tu avais eu un problème qui ne pouvait plus se cacher derrière ton sourire contrefait.

Puis j'ai repensé au bruit de voiture devant ma fenêtre une heure plus tôt, mais je suis trop paresseuse pour me lever parfois. On était venu expliquer en détail à mon père la façon dont on t'avait retrouvée, bercée par le bourdonnement de ton coma alcoolique. Tu devais rentrer à la maison après ton service et tes récompenses personnelles, comme à ton habitude. Mais apparemment lorsqu'on dormait tous, la fête tu l'as terminée toute seule dans une rue, entre une voiture et le mur d'une maison, par terre, face contre l'asphalte.



Babylone

By the rivers of Babylon, there we sat down
Ye-eah we wept, when we remembered Zion.
By the rivers of Babylon, there we sat down
Ye-eah we wept, when we remembered Zion.

La lune se reflète sur la surface lisse du lac, et la cime des sapins se dessine sur la Voie lactée, particulièrement visible cette nuit. Les seules lumières proviennent du rez-de-chaussée de la maison de pierres, dont on devine les contours dans la nuit. Les gens font des allers-retours entre la salle d'où vient la musique et la terrasse, sur laquelle sont dispersés des fauteuils d'extérieur, ainsi que des tables sur lesquelles sont disposées des boissons et de la nourriture. Des enfants courent dans tous les sens, entre les jambes des adultes riant et buvant, et des adolescents discutent dans un coin. Tout le monde s'est fait beau ce soir, même les plus petits, et des couleurs vives se font remarquer au milieu des habituels robes et costumes noirs.

When the wicked
Carried us away in captivity
Required from us a song
Now how shall we sing the lord's song in a strange land
When the wicked
Carried us away in captivity
Requiering of us a song
Now how shall we sing the lord's song in a strange land

Sa petite robe jaune lui fait comme une crinoline, alors que son cousin, presque un homme dans son costume beige, la fait tourner dans ses bras. Elle renverse la tête en arrière, riant aux éclats, ses cheveux flottant autour d'elle. La chanson glisse progressivement vers la suivante, et la petite fille, essoufflée, tire son cousin vers l'extérieur, où ils sont rapidement rejoints par d'autres petits humains sautant dans tous les sens. Elle se précipite soudain vers une jeune femme en robe bleue, qui la fait tournoyer à son tour dans ses bras.

Let the words of our mouth and the meditations of our heart
be acceptable in thy sight here tonight
Let the words of our mouth and the meditations of our hearts
be acceptable in thy sight here tonight

Une bouteille de rosé, des couvertures, de l'herbe et la Voie lactée. C'est tout ce qu'il faut pour passer une bonne fin de soirée. Ici, la musique ne s'entend presque plus, étouffée par les rangées d'arbres séparant le champ de la maison. Ils sont trois, allongés sur le sol dans de vieilles couvertures. De temps en temps, ils pointent le ciel dans une exclamation. Parfois, ils ne font que s'émerveiller. Et parfois, ils se redressent pour prendre une gorgée de vin. « Faites un vœu, » s'exclame tout à coup l'un des trois.

By the rivers of Babylon, there we sat down
Ye-eah we wept, when we remembered Zion.
By the rivers of Babylon, there we sat down
Ye-eah we wept, when we remembered Zion.

Sa sœur l'avait prévenu. Mais comme d'habitude, parce qu'il veut faire croire qu'il est un homme, et parce qu'il ne veut pas lui donner raison, il ne l'a pas écoutée. Il sait très bien ce qu'il va entendre demain. « Je t'avais dit de ne pas autant boire. » Et il sait aussi très bien qu'il va devoir endurer les moqueries de ses oncles et tantes, les reproches de ses parents, l'incompréhension bruyante de ses petits cousins, et le silence désapprobateur de ses grands-parents. La seule chose qui le rassure à peu près, c'est qu'il n'est pas le seul dans cet état. Son cousin est exactement comme lui, voire pire.

By the rivers of Babylon – dark tears of Babylon
there we sat down – You got to sing a song
Ye-eah we wept – Sing a song of love
when we remember Zion – Yeah, yeah, yeah, yeah, yeah

Sa robe blanche commence à l'étouffer. Pourtant, elle n'est pas aussi serrée, ni aussi lourde, que la plupart de celles qu'elle avait essayées avant de choisir celle-ci. Elle s'éclipse discrètement dans le jardin, au bras de son fiancé. Non, pas fiancé. Auprès de son mari. À ce moment précis, elle oublie sa robe qui pèse dans son dos, et qui enserre sa taille, pour ne se concentrer que sur cet instant où ils se sont dit « oui ». Et sur la soirée tout aussi magique qui a suivi. Les félicitations de la famille et des amis, le repas traditionnel, les discours, les danses, et maintenant, la promenade dans le champ sous les étoiles avec son mari. Pour la première fois, elle expérimente tout à la fois la joie immense qui donne envie de danser sans s'arrêter, et la sérénité.

By the rivers of Babylon – Rough bits of Babylon
there we sat down – You hear the people cry
Ye-eah we wept – They need their God
when we remember Zion – Ooh, have the power

Ouverte

la

demeure

Les parents d'Étienne sont partis. C'est la première chose que mon ami Francis me dit, aussitôt qu'on se rejoint devant nos casiers. Comprenez, il ne me l'annonce pas comme un quelconque fait anodin. Comme une manière d'engager la conversation avant notre cours de mathématiques. Non. Ses yeux pétillent de malice et de sous-entendus. En quelques secondes, il me transmet son impatience, son désir incontrôlé que la soirée arrive enfin. On referme nos casiers sur leurs désordres, les bras chargés du gros manuel de maths 306, de nos cahiers Canada et de nos étuis à crayons. Francis détient le plan parfait, tout est organisé dans sa tête, il s'empresse de me le partager. Ça fait déjà un mois qu'Étienne se vante à qui veut l'entendre que ses parents vont lui laisser la maison durant leurs prochaines vacances à Cuba. Paraît que le moment est arrivé. « Tu couches chez moi ce soir », que Francis me déclare, « pas de problème avec mes vieux ils ne refusent jamais ». Tu diras à tes parents que demain tu nous accompagnes… soit aux pommes ou mieux au parc national pour une journée de plein air ! Voilà des activités qui rassurent, ça fonctionne toujours. Une fois chez moi, on dira à ma mère qu'on a une soirée entre copains chez Étienne, qu'on rentrera avant minuit. Je trouverai bien une excuse pour expliquer qu'on rentre encore plus tard, ou plus tôt ! Le rire de Francis accompagne son énervement. Il a au moins le mérite de comprendre la sévérité de mes parents et l'importance de monter un scénario qui se tient. Je me laisse prendre en charge par son sens de l'organisation et l'écoute poursuivre ses anticipations pour la fin de journée, à mesure qu'on approche du local. Francis parle beaucoup, je décroche parfois devant autant de mots. Le flot des étudiants emplit chaque corridor, chaque escalier qui mène aux cours du matin. Les gars de mon année nous saluent de la main, d'une bonne tape dans le dos ou d'un coup de poing sur l'épaule. J'entends le nom d'Étienne qui surgit ici et là. Les filles de mon groupe, qui se déplacent souvent ensemble, se joignent à nous sur le chemin. Je cherche Josiane des yeux. Pour la première fois depuis mon arrivée, je ressens un frisson étrange en pensant à ce soir. Josiane sera là, sûrement, elle ne manquera pas le premier *open house* de la bande de secondaire trois.

Pour celui qui ne connaît pas trop le phénomène de l'*open house*, ou qui ne l'a pas vécu, un brin d'explications s'impose. C'est vrai que certains films américains ont déjà tenté de montrer cette quintessence de la fête estudiantine, mais pas toujours avec succès. J'ai beau ne pas encore avoir eu la chance d'en expérimenter un, j'ai au moins celle d'avoir un grand frère pour m'initier aux étapes importantes de la vie d'adolescent. Parfois même à son insu. Une fois, je l'ai entendu raconter des détails lubriques avec un de ses potes sur un *open house* de banlieue où ils avaient apparemment fait bonne figure… tout le monde était saoul et ça se palpait dans les recoins. Ils énonçaient des trucs à émoustiller une statue de bronze. J'ai vite compris que l'*open house* se résume à l'occasion parfaite pour dépasser ses limites en termes d'alcool et se rapprocher des filles. Cette perspective me jetait dans un trouble qui dépassait, de loin, les moments particuliers où je m'adonnais au plaisir solitaire. L'image de Josiane m'a empli l'esprit et les images qui ont suivi, je les garde pour moi, merci.

Le reste de la journée s'écoule à toute vitesse. J'ai beau être souvent dans la lune, je bats un record aujourd'hui. Faudra pas me demander ce que j'ai retenu des cours défilant les uns après les autres. Je ne vous parle pas non plus du dîner, où toutes les conversations n'ont eu qu'un sujet unique, mais sous diverses variantes : qui viendrait, qui ne viendrait pas, qui on espérait voir, qui pourrait gâcher la fête, qui allait assurer son succès ? Ai-je besoin de dire qu'Étienne trône au sommet de l'indice de popularité ? Tout le monde se l'arrache, les copains veulent savoir quoi amener, s'ils peuvent inviter d'autres personnes, s'ils pourront dormir sur place. Les conseils fusent sur les bonnes méthodes pour tromper l'autorité parentale et obtenir les permissions requises. Quand la dernière cloche sonne enfin et qu'on se précipite au débarcadère pour rejoindre nos autobus respectifs, Francis réussit à accrocher les gars de la classe à la sortie des casiers. Problèmes logistiques, qu'il nous sermonne, on fait comment pour la bière ? Et… ça nous prend des condoms ! Les gars se regardent, perplexes. Faut admettre que personne n'y a pensé. Timides, quelques-uns proposent des solutions. On pourrait prendre de l'alcool à nos parents. Subtiliser une bouteille de fort ici et là, quelques bières. Pour les préservatifs, ça risque d'être plus compliqué. Derrière son sourire narquois, je devine que Francis a un plan pour ça aussi, à mesure qu'il rejette les propositions toutes risquées et naïves. Je ne porte qu'une attention intermittente au débat quand je me rends compte que tous les copains m'observent. Francis capte mon regard. Le sien est toujours aussi perçant, une vraie fouine. C'est à moi, qu'il déclame, que revient l'honneur de nous procurer les éléments essentiels pour un *open house* réussi. Je suis le plus grand le bande, j'ai déjà une barbe qui, bien que clairsemée, annonce déjà le jeune homme. Enfin, il connaît les bons dépanneurs où les caissiers ne sont pas trop regardants, et prendre des condoms à la pharmacie est peut-être intimidant, mais rien ne l'interdit. Il nous rappelle en passant que mieux vaut le porter double, histoire de ne pas entraîner les filles dans des ébats dont la brièveté pourrait nuire gravement à notre réputation par la suite. « Sortez votre cash, » qu'il ajoute, et les gars vident leur argent de poche. Je regarde les billets de cinq et de dix s'empiler dans ses mains. D'un geste théâtral, il se retourne vers moi. « Tiens, tu gères le magot. On se revoit devant chez moi, juste après le souper. » Dans l'autobus, je commence à ressentir un certain trac, alors que je classe les billets, machinalement.

La cueillette de la bière se déroule pourtant d'une façon inattendue, c'est-à-dire sans aucun obstacle. Pendant que Francis m'attend à la sortie des trois dépanneurs sur notre itinéraire, j'entre et sors avec une caisse de vingt-quatre à chaque fois. Les caissiers lèvent les yeux et me scrutent un peu, mais force est

de constater que ma gueule de presque majeur joue son rôle. Nulle part on ne contrôle mon âge. Francis voit là un indicateur, un signe que cette soirée s'engage pour devenir le moment le plus marquant de notre secondaire, du moins avant le bal des finissants. Je crois mourir de honte à la pharmacie.

À vingt heures pile, comme si tout le groupe s'était donné le mot, on débouche sur la rue d'Étienne. Tous ceux qui ont le permis de conduire arrivent avec leur voiture bondée. D'autres voitures aussi, avec des plus vieux du secondaire cinq… faut croire que la nouvelle d'un *open house* a fait du chemin. Les fêtards s'agglutinent dans la rue, attendant qu'un membre de la bande aille sonner. Je crois que la présence des autos dans l'entrée de pavés unis, bien garées à côté de la maison, refroidit un peu les ardeurs. Francis nous rassure, les parents partant pour l'aéroport, ils ont certainement pris un taxi. Les caisses de bières sortent des coffres des voitures, tout le monde se décide enfin et, à la tête de la meute d'adolescents et de jeunes adultes, Francis est le premier à gravir les trois marches devant la porte et faire tinter la sonnette. D'autres festoyeurs arrivent et se regroupent derrière lui quand, enfin, Étienne apparaît dans l'ouverture, tenant la porte à demi fermée. Il a un drôle d'air, son teint devient livide quand il aperçoit la rue pleine de monde. Francis lance la question : on peut entrer ? Puis, des profondeurs de la maison surgit une voix mature et grave : « Étienne, c'est qui ? » Tétanisé, Étienne arrive tout juste à extraire quelques mots de sa voix étouffée : « euh… excusez les gars… trompé de semaine… »

La fête du quotidien

Bonjour Vincent,

Mon cœur est en fête tandis que le tien pleure. Pourtant tu as tout pour être heureux, mais ta tête se comporte différemment de ton cœur. En fait, je n'ai jamais compris ce comportement chez toi. J'ai pris le temps d'examiner la photo que tu m'as envoyée et je dois te dire que j'étais surpris. J'ai cru déceler un sourire, mais j'ai compris qu'il n'était pas sincère.

Puis en lisant ta lettre, tout s'est éclairci. Tu critiques la température comme si elle était la cause première de tes soucis. Le soleil, la pluie, la neige et les vents te donnent un visage renfrogné. Mais ce n'est pas ce pour quoi ils existent. Chez moi, je les fête.

Tu condamnes tes ennemis comme s'ils t'étaient imposés. Tu nourris leur haine envers toi en les incriminant de plusieurs délits imaginaires. Je les fête. Tu aimes tes amis au conditionnel. Chez moi, je les fête.

Tu m'as dit que chez toi, la fête signifie un court laps de temps où un relâchement des mœurs est toléré parmi toutes les classes sociales. Cela veut donc dire qu'il y a un temps où ce n'est pas la fête. Mais alors que faites-vous le reste du temps ? Vous détestez le quotidien ? Ici, c'est la fête tous les jours. C'est probablement en raison de notre courte espérance de vie. Je n'en sais rien.

Chaque fois que je prends mes petits dans mes bras et que l'odeur du café me réveille, une joie indescriptible s'empare de moi. Je n'ai qu'une vie et la présence constante de la mort me le rappelle. Alors, pas de temps pour les soucis, les sanglots, l'espérance ou la souffrance. Tiens, j'ai peut-être une piste de solution pour toi. Et si vous vous preniez trop au sérieux ? En ce qui me concerne, j'ai appris très tôt à travailler en harmonie avec la nature. Je suis aussi important qu'un grain de sable. Fête et cesse de croire en ton immortalité.

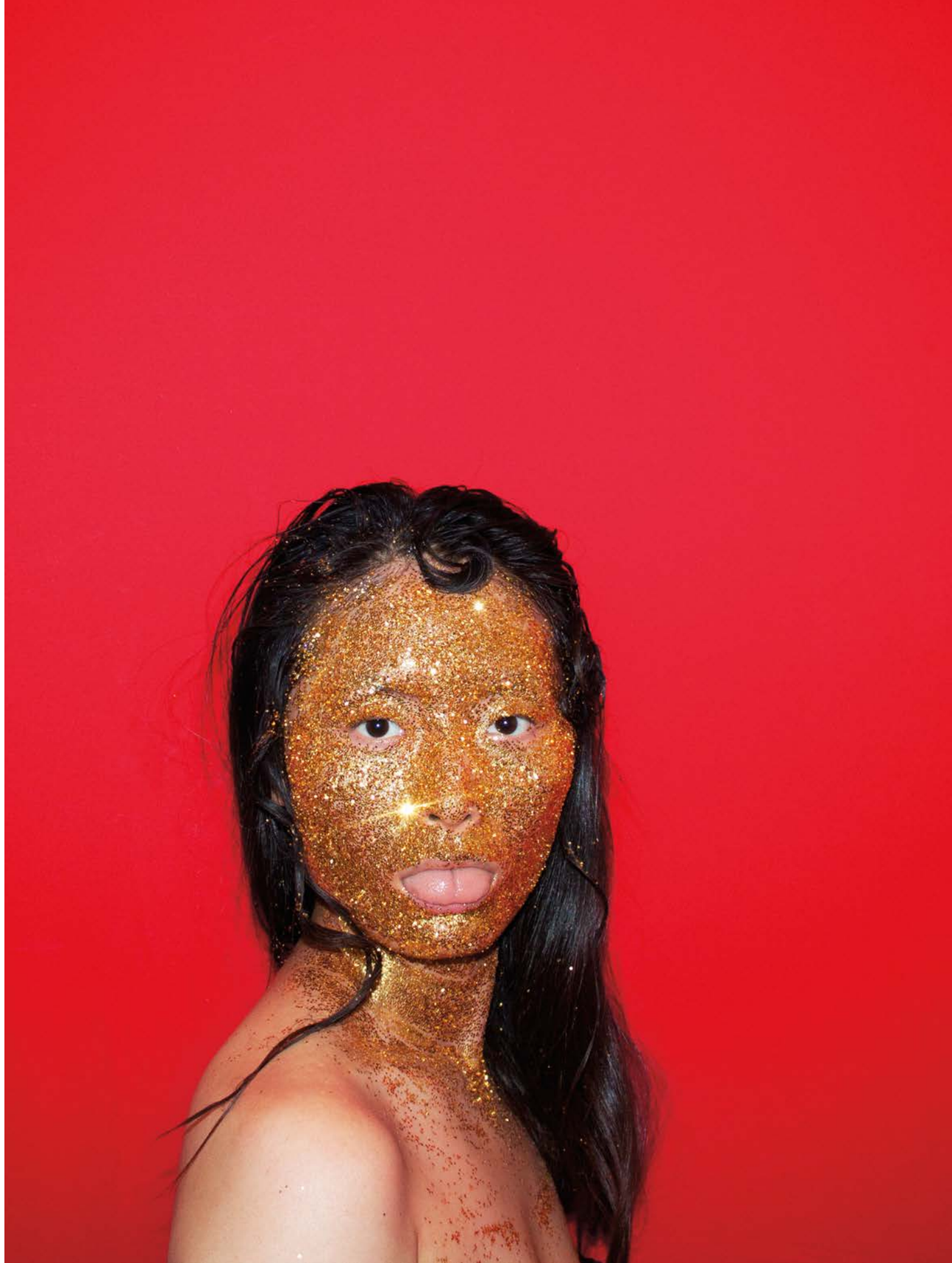
Tu as écrit que, chez toi, plusieurs problèmes de personnalité persistent et que, nombreux sont ceux qui cherchent une explication à l'existence humaine. D'où viennent toutes ces questions futiles ? Je ne pense qu'à l'essentiel et je fête tout ce qu'il y a à fêter.

Je n'ai pas le temps de maudire la vie, de me saouler et d'oublier qui je suis. Je continue de chanter, de danser, de rire. Bien que je t'apprécie beaucoup, je dois te laisser puisque cette discussion m'empêche de goûter à toutes les saveurs de mon café.

À bientôt,

Jeanlin

PHOTO **Marie Chemin**



Un accro-techno

C'est encore lui qui,

Comme tous les dimanches,
Dès le petit matin,

Il est assis sur,
Son banc dur,
Favori ;

Avec son appareil
Tout riquiqui
En ses mains.

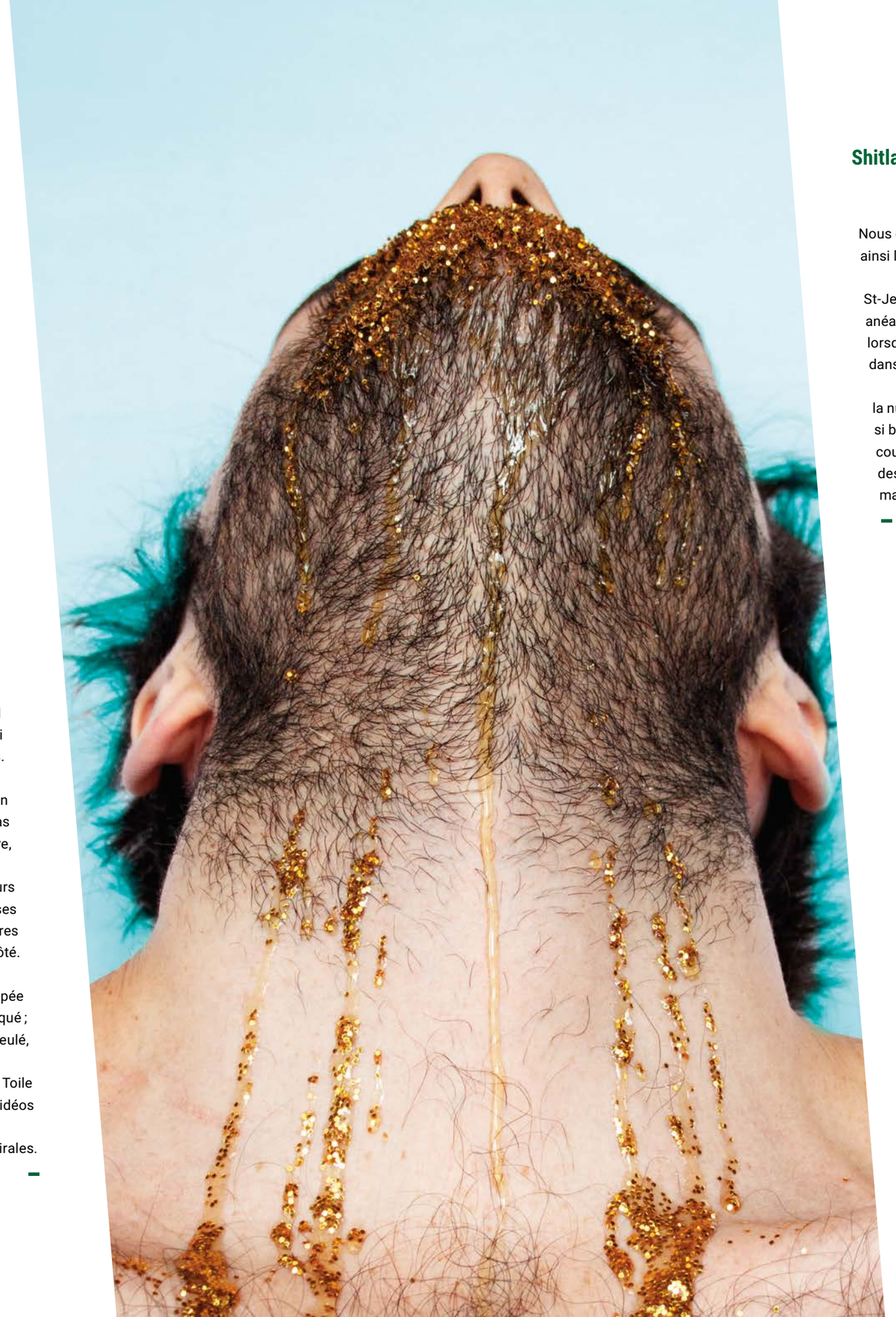
Il bascule l'écran
De haut et en bas
À vive allure,

Indifférent aux odeurs
Pisseuses
Émanant du vide-ordures
À côté.

À la mise fripée
Et le dos arqué ;
Esseulé,

Il surfe sur la Toile
En quête des dernières vidéos

Virales.



Shitlake

Nous étions des fantômes consumés au petit matin
ainsi les cendres de l'immense feu follet

St-Jean, ton soleil brûlait nos yeux
anéantis
lorsque nous marchions
dans le désert

la nuit terrible noire
si belles étoiles
couvrant les bruits
des bêtes humaines
mais c'est beau

Vestiges

I.

les cathédrales ronronnent
déjà les cendres
d'hier soir
redescendent sur la ville
le marchand de sable
nous a encore épargnés
pour prendre le temps de crisser le feu
aux étoiles

on a déterré
nos seize ans
le smog de juillet sentait le fond de bouteille
l'orange brûlée
le sexe convulsif
on a traîné notre honte
nos angoisses maladives
aux limites de l'aube
décomplexée

nos éclats
auront laissé leurs traces
trame sonore d'une vie
de dimanches
perdus
comme une énième
renaissance

II.

encore bercés
par le vin cheap
copeaux de beauté
d'un été lent
sur les toits du monde
un soir comme les autres
chancèle plus vite
que la lumière

en attente
du coup de grâce
qui mettra fin
à nos idées révolutionnaires
boire un peu de vie
à même la lèvre gercée

III.

Se faire miroir des eaux troubles

Les nuits de fête tranquille après avoir bu à plus soif
dans ce mauvais bar, on clopinait les yeux troubles sur les plaines
jusqu'au faîte de l'escalier qui mène à la terrasse, les lumières
de Lévis et du traversier pour nous dansaient à la surface du fleuve
au rythme de la musique qui malgré nous faisait encore battre
nos oreilles à tout rompre, on forçait nos yeux à converser avec les eaux
on se faisait quelques caresses pour laisser quelques traces
jusqu'à ce que pointent les reflets de potron-minet alors
on allait s'effondrer sous nos duvets, et on retournait au faîte
les soirs d'automne chagrins, le fleuve aussi était gris
on se racontait sans savoir si l'autre comprenait, mais le fleuve,
lui, sans mots, c'est certain, se faisait le reflet de nos vagues
à l'âme de jeunes gens tanguant allègrement, aujourd'hui
nos visites sont espacées, seule au faîte je n'ai pas envie
de regarder le fleuve de haut, je descends l'escalier du cap Diamant
je traverse le quartier bigarré à ses pieds, passe derrière l'église
et cette fois, finalement, c'est moi qui me fait reflet, qui enfin
tend l'oreille à ce que désire dépeindre ce long fleuve, seulement
les eaux troubles brouillent la surface et mes yeux,
qui n'ont pas l'habitude d'écouter,
cherchent le chemin du retour à la fête

LES MOMENTS-FÊTE

Des rayons traversent les grandes fenêtres, dessinant des carrés de lumière bien découpés, dans le grand pavillon. Un coin de nappe, un soulier verni, une main ridée, une tête blonde ou une fourchette à dessert sont transformés par les rayons qui les enveloppent. Étrangère aux célébrations auxquelles je prends part – celles d'une autre famille, avec toutes les mises en scène qui lui sont propres – c'est comme si je regardais un tableau, à distance. Je prends plaisir à remarquer les détails importants que chacun s'applique à respecter. Enfant, j'ai vécu quelques années dans un village où la principale attraction était un grand manoir sur le bord d'un lac. À partir du printemps, il y avait des mariages presque tous les samedis. Avec mes sœurs, nous allions y assister sans invitation, en shorts et sandales, heureuses de regarder les gens en fête. Aujourd'hui, je suis autant spectatrice qu'à cette époque-là. La fête, territoire précis où tous ne peuvent entrer. Ceci pourrait bien s'appliquer autant au sens courant de *fête* qu'à son sens plus métaphorique.

Fellini

La finale de *8 ½*, par Fellini, est un de mes moments cinématographiques préférés. C'était quelque chose de nouveau pour moi, à l'époque. Cette ronde confuse de personnages tournant au son de la musique de Nino Rota, c'est un peu ce qui a fait de deux mots – *la fête* – l'horizon auquel je devais toujours revenir. Dans cette finale, Guido, le cinéaste, abandonne son film et dirige pour une dernière fois le cirque des figures importantes de sa vie, dont il n'a pas su donner un tableau bien net dans son film. Cette ronde de personnages, c'est sa vie, à la fois vraie et surréelle. À la fin, c'est un *vive la vie !* qu'il prononce. C'est un moment-fête.

Dans cette scène, le temps est aboli : des figures du passé et du présent se mélangent, et le moment ne peut être inscrit dans la linéarité du temps. C'est aussi un instant où la forme et l'informe, l'art et la vie, se rencontrent. Et, troisièmement, toute la scène est l'expression d'une gaieté – imaginatif laisser-aller – mêlée de nostalgie. Ces trois composantes peuvent-elles expliquer ce que serait le sens métaphorique de la fête, superposé à son sens littéral ?

Lotman

Les moments-fêtes ne surgissent que rarement, aux instants propices. La fête n'est jamais le début de quelque chose. Ni vraiment la fin. Elle se suffit à elle-même, étant en dehors du temps comme nous l'avons dit plus haut. C'est pourquoi, il me semble, il y a si peu de moments qui se transforment en fête dans une vie, dont les gestes répétés mesurent impitoyablement les jours, les heures, les secondes. Cette rareté est aussi ce qui, rétrospectivement, peut leur donner un surcroît d'importance et de pesanteur.

Il y a quelques jours, on m'a parlé de Iouri Lotman. Il a trouvé que toute œuvre d'art était un modèle fini du monde infini. Et c'est seulement parce que les frontières entre l'œuvre et le monde sont bien définies que celle-ci peut avoir sa propre existence, indépendante et nécessaire. De la même façon, si la fête est la rencontre de la vie et de l'art, les moments-fête peuvent surgir là où il y a un espace détaché du quotidien, de la succession infinie des mêmes gestes. Ces moments, dès lors, deviennent des petits cosmos qui survivent par eux-mêmes, dans nos mémoires. Comme *modèle*, chaque fête, même répétée, est toujours singulière.

* * *

Des scènes à la Fellini, il me semble qu'il serait heureux d'en connaître plusieurs dans l'espace de sa propre vie. Ces réflexions embryonnaires, ces pensées confuses, ne peuvent être vérifiées que par l'expérience de la fête – pour qui le mot a semblable résonnance.

L'échappatoire mélancolique

C'est la thérapie collective lorsqu'on joue cartes sur table et où le drame éclate trop fréquemment.

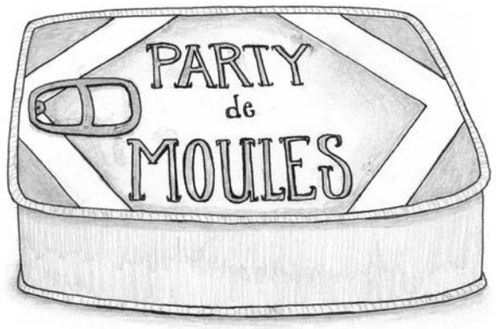
Du moins, c'est ce que je ressens lorsque mes amies et moi nous réunissons autour d'une ou de plusieurs bouteilles de vin afin de célébrer l'un de nos anniversaires ou toute autre occasion absurde nous permettant de nous retrouver. Des moments devenus si rarissimes que j'ai pris l'habitude de sauter sur n'importe laquelle de ces opportunités pour faire la fête.

Véritable psychanalyse commune, la fête s'est transformée au fil des ans. Passant de célébration enfantine à débauche effrénée, elle a gagné en maturité malgré ses quelques impulsions émotives ici et là. Ces instants où les rires viennent se heurter aux sanglots, c'est du pur bonheur. Entre deux bouchées de gâteau, les aveux s'échappent, les émotions sont à vifs. *On fait sortir le méchant*, comme dirait ma mère. Et ça fait du bien. Ça me fait du bien.

Ce besoin incessant de tout dire et de ne rien dire à la fois, je le ressens durant la fête. Pourtant, cette envie disparait aussitôt l'alcool envolé. Mais pendant ces quelques heures, j'ai cette forte impression – voire illusion – que la pièce est remplie d'oreilles plus attentives les unes que les autres et où l'empathie se trouve à profusion excessive.

Ce pouvoir de faire réaliser, d'unir et d'harmoniser demeure bien propre à la fête, ou à la boisson, je l'ignore. Chose certaine, seule la fête sait me faire oublier, pendant quelques instants, mes tourments quotidiens, les remplaçants par des souvenirs indéracinables où amertume et extase fusionnent intensément.

DESSIN Alexandra Normandin



Assemblée générale

L'assemblée générale annuelle de *L'Organe* aura lieu le mercredi **27 avril, à midi, au septième étage du Hall** (le lieu sera confirmé sur notre site internet dans la semaine précédant l'assemblée).

C'est l'occasion pour tous les étudiants de Concordia de venir voir comment est géré le magazine francophone de Concordia, et d'avoir leur mot à dire sur la composition du prochain conseil d'administration. N'oubliez pas votre carte étudiante !

Élections du comité de rédaction

Les élections du comité de rédaction de *L'Organe* auront lieu le dimanche **1er mai**, à une heure et dans un endroit à déterminer (consultez notre site internet la semaine précédant les élections). *L'Organe* est à la recherche d'étudiants au premier cycle à Concordia qui voudraient s'impliquer dans son comité de rédaction.

Pour se présenter à un poste du comité de rédaction, un candidat doit soumettre une **lettre de présentation** d'une page. Cette lettre doit expliquer pourquoi le candidat souhaite faire partie de *L'Organe*, et détailler ses objectifs et ses expériences. Dans le cas des postes dans l'équipe visuelle, le candidat devrait faire parvenir un **portfolio**. Faites parvenir le tout, et vos questions, à **recrutement@lorgane.ca** avant le **30 avril**.

Les différents postes du comité de rédaction

Rédacteur en chef

- Faire un suivi avec les autres membres du comité de rédaction ainsi qu'avec le directeur artistique et le Conseil Administratif;
- Siéger sur le Conseil Administratif;
- Voir à ce que la ligne éditoriale et les politiques de *L'Organe* soient respectées en tout temps;
- Voir à ce que le code déontologique de *L'Organe* soit respecté en tout temps;
- Veiller à ce qu'aucune coquille ou faute ne se glisse dans le magazine à tous les stades de la production;
- Se charger de la gestion quotidienne du magazine;
- Animer et convoquer des réunions;
- En cas d'urgence, prendre des décisions au nom de *L'Organe*;
- Agir à titre de porte-parole pour le magazine;
- Gérer les courriels du magazine;
- Coordonner le recrutement;
- Fixer le calendrier de publication.

Directeur de production

- Travailler en collaboration étroite avec le rédacteur en chef;
- Faire un suivi avec les autres membres du comité de rédaction ainsi qu'avec le directeur artistique;
- S'assurer qu'il y a une bonne communication entre les membres du comité;
- Voir à ce que la ligne éditoriale et les politiques de *L'Organe* soient respectées en tout temps;
- Voir à ce que le code déontologique de *L'Organe* soit respecté en tout temps;
- Veiller à ce qu'aucune coquille ou faute ne se glisse dans le magazine à tous les stades de la production;
- Se charger de la gestion quotidienne du magazine (distribution, lancements…).

Chefs de pupitre
(Environnement, Société, Culture ou Création littéraire)

- Encourager les soumissions en contactant des auteurs et en faisant la promotion du magazine pour assurer un contenu varié et intéressant dans sa section;
- Contribuer à la sélection des textes qui seront retenus;
- Rédiger un article par publication relativement à sa section;
- Travailler en collaboration avec le reste de l'équipe de rédaction.

Directeur artistique

- Conception de l'aspect visuel du magazine en collaboration avec les autres membres de l'équipe visuelle (directeur graphique, directeur de l'illustration, directeur de la photographie);
- Assurer la direction artistique de la couverture;
- Superviser et coordonner le travail des autres membres de l'équipe visuelle;
- S'assurer qu'il y a cohérence entre les différents éléments visuels de *L'Organe*;
- S'assurer que le matériel visuel s'insère dans la vision globale de *L'Organe*.

Directeur graphique

- Conception et de la mise en page du magazine en collaboration avec le directeur artistique et les autres membres de l'équipe visuelle;
- Création de la mise en page du magazine;
- Création de matériel publicitaire;
- Assurer le suivi de l'impression du magazine et du matériel publicitaire;
- Être en contact avec le directeur artistique pendant les différents stades de la production du magazine.

Directeur de la photographie

- Conception des photographies pour le magazine en collaboration avec le directeur artistique;
- Être en contact avec les photographes autres que soi-même qui travaillent sur le magazine, et sélectionner les photos retenues en collaboration avec le reste de l'équipe visuelle;
- Création des photographies pour le magazine;
- Couvrir les évènements de *L'Organe*;
- Être en contact avec le directeur artistique pendant les différents stades de la production des photos.

Directeur de l'illustration

- Conception des illustrations pour le magazine en collaboration avec le directeur artistique;
- Être en contact avec les illustrateurs autres que soi-même qui travaillent sur le magazine le cas échéant, et sélectionner les illustrations retenues en collaboration avec le reste de l'équipe visuelle;
- Création des illustrations pour le magazine;
- Être en contact avec le directeur artistique pendant les différents stades de la production des illustrations.

Graphiste web

L'Organe est aussi à la recherche d'un graphiste web qui sera responsable de l'amélioration du site internet du magazine. L'embauche d'un graphiste web se fera indépendamment des élections du comité de rédaction. Envoyez CV, portfolio et lettre de présentation à **recrutement@lorgane.ca**

**** Le masculin a été utilisé pour alléger le texte.*

PARASITE

l'Organe

Appel de textes jusqu'au 29 septembre
soumissions@lorgane.ca

Nº 05 | ÉTÉ 2016
LA FÊTE

WWW.LORGANE.CA

QUESTIONS ET COMMENTAIRES
redaction@lorgane.ca

THÈME DU PROCHAIN NUMÉRO *PARASITE*

DATE LIMITE POUR LES SOUMISSIONS
29 septembre 2016

FAIRE PARVENIR À
soumissions@lorgane.ca

CONSEIL D'ADMINISTRATION
Pierre Chauvin (président)
Justine Falardeau
Mélanie Meloche-Holubowski
Sophie Pouliot
Jean-François Vaillancourt

MEMBRE SANS DROIT DE VOTE
Charlotte Parent

RÉDACTRICE EN CHEF
Charlotte Parent

CHEF DE PUPITRE ARTS ET CULTURE
Alice Brassard

CHEF DE PUPITRE SOCIÉTÉ
Maéva Thibeault

CHEF DE PUPITRE ENVIRONNEMENT
OUVERT

CHEF DE PUPITRE CRÉATION LITTÉRAIRE
Alice Pierre

DIRECTRICE ARTISTIQUE
Sophie Auger

DIRECTEUR GRAPHIQUE
Vincent Potvin

DIRECTRICE DE LA PHOTOGRAPHIE
Marie Chemin

DIRECTEUR/DIRECTRICE DE L'ILLUSTRATION
Alexandra Normandin

Composition par *L'Organe*
Impression par *Hebdo Litho*

CONTRIBUTEURS
Raphaëlle Auer
Eugénie Bataille
Claire-Marine Beha
Francis Bélisle
Reda Bouziane
Jonathan Duchesne
Girard
Dominic Laperrière-Marchessault
Kareen Martel
Brian Ostrovsky
Francis Robindaine Duchesne
Jason Roy
Camille Saint-Laurent
Graeme Shorten Adams
Taloche d'Hivers

PHOTOS
p.10 : Alice Pierre
pp.28-33, 36-37 : Marie Chemin
p.35 : Raphaëlle Auer

ILLUSTRATIONS
pp.4-6 : Iris Esquivel
p.12, 40 : Alexandra Normandin
p.16, 42 : Vincent Potvin
p.20 : Marianne Dupont-Gagnon
p.22 : Arthur Michaud

COUVERTURE
Alexandra Normandin

L'Organe est membre de la
Presse Étudiante Francophone

l'Organe

ÉTÉ 2016 L'ORGANE — MAGAZINE FRANCOPHONE DE CONCORDIA LA FÊTE